



# Le beith hamidrash Beer Moshé



ETUDE SUR L'EDUCATION

<http://www.beer-moshe.org>  
<http://www.beer-moshe.net>

ADE  
Etudes Enseignement Recherche

10 avenue Claude Vellefaux  
75010 Paris

## ETUDE SUR L'ÉDUCATION

Dès qu'un enfant sait parler, son père doit lui enseigner le verset suivant : « *Torah tsiva lanou Moshè morasha gehilat Yaakov – (voici) la Torah que Moshé nous a ordonnée, héritage de la communauté de Yaakov* » (Deutéronome – Devarim, parachat Haazinou).

La formulation de ce verset amène (l'enfant) à se poser des questions : ne dit-on pas que cette Loi est donnée par Hachem (le Nom) ? Pourquoi est-ce Moshé qui « l'ordonne » ?

En fait, cette formulation empêche une fausse représentation d'Hachem. (« l'Ancien des Jours » donnant la Torah de la main, par exemple) et elle indique que c'est bien Moshé qui l'a rédigée sous la « dictée » d'Hachem et qui l'enseigne. De cette manière, le père qui semble « donner » une loi à l'enfant, lui transmet en fait une loi à laquelle il est lui-même soumis.

La Guemara pose la question de savoir si, avant la naissance, l'enfant est indépendant ou « partie » de la mère. La Halakha établit qu'il est « partie » de la mère. Le Maharal reprend cet argument et enseigne que l'on est père dès la conception et mère à la naissance de l'enfant.

Le Midrash nous dit que ce terme de *Moracha* (héritage) doit être lu *Me'orassa* (fiancée). Ce terme apparaît seulement par deux fois dans la Torah : dans ce verset à propos de la Torah, mais aussi à propos de la terre de Canaan, elle-même « fiancée » du peuple juif.

En fait, la Torah a été proposée aux différentes Nations ; à Ishmaël ; aux Juifs qui ont été « contraints » de l'accepter comme Torah d'Hachem

La Guemara Shabath explique les conditions de cette acceptation : « Ils s'arrêtèrent au pied de la montagne : cela nous apprend que D. a incliné au-dessus d'eux la montagne en forme de baquet renversé et qu'il leur dit « si vous acceptez la Torah, tant mieux ; sinon ce sera votre tombeau »..

Si les Juifs avaient refusé la Torah, ils seraient restés livrés à eux-mêmes et se seraient creusés un piège ; leur liberté donnée par Hachem à la sortie d'Égypte, leur cheminement vers le don de la Torah, se seraient retournés contre eux comme un baquet, un bocal, se retourne sur un animal, un insecte. Les Juifs furent donc contraints d'accepter d'entrer dans un territoire libre, *moracha* de la communauté de Yaakov.

Ainsi, le père, parce qu'il transmet une Loi, parce qu'il donne un nom à l'enfant, parce qu'il émet une parole, apporte, dès la conception de l'enfant, une première loi de séparation de l'enfant par rapport à sa mère : l'émission de sa semence apporte du « séparé ». Parce qu'il apporte du « différent », le père doit être présent dans l'éducation ; c'est lui qui pourra amener l'enfant à une relation de confiance dans le monde.

## Transmission et éducation

Le terme de *'hinoukh - éducation* est formé sur la même racine que le mot *'hanoukah* qui signifie « inauguration » ; c'est ouvrir quelque chose de nouveau, mettre sur un nouveau chemin. Les Proverbes (Michléi) disent « *'hanohk lanaar al-pi darko : éduque l'enfant selon son chemin* », son chemin à lui. Au fur et à mesure que se développe l'enfant, son chemin se fait. L'éduquer, c'est l'aider à aller sur son propre chemin ; ce n'est pas nécessairement celui de ses parents. Il faut donc lui donner les moyens d'étudier, de questionner, de critiquer ( il est nécessaire d'entendre avant de critiquer).

Mais ce n'est pas n'importe quel chemin : le terme de *'hanoukah* donne aussi l'idée d'une dédicace, d'une inauguration dans une certaine intention. Ici, le projet de transmission est de permettre à l'enfant ... de transmettre par la suite. La transmission se joue en fait sur trois générations. Il faut s'assurer dans l'éducation de l'enfant qu'il sera lui-même capable de transmettre à son tour.

Eduquer, c'est amener l'enfant à se représenter qu'il a un futur et lui permettre d'actualiser ses potentialités : lui même deviendra adulte, père, enseignant ...

Que transmet-on : une identité ; une identité juive. Cette identité juive, c'est d'être « *guer vetochav* », étranger-résident dans le monde. Cette étrangeté (qui fait penser au terme d'*Unheimlichkeit* de Freud) est la vocation juive ; elle est la condition humaine vis-à-vis de la terre, vis-à-vis du monde.

On enseigne aussi : « *hakol bideshamayim 'houtsme yirat-shamayim : tout vient du Ciel sauf la crainte du Ciel*. Cette « crainte du Ciel » fonde également l'identité juive. Le Rambam (Maïmonide) explique qu'il y a plusieurs « craintes » qui se construisent dans l'éducation : la crainte de la sanction ; celle de la faute elle-même ; et la crainte « révérentielle » devant la hauteur divine.

Les Maîtres soulignent qu'un père est toujours considéré comme « en puissance de... » : la personnalité du père, son projet, la Loi qu'il transmet, se réalisent et de déploient précisément dans l'éducation (où parfois se révèlent les problèmes ... du père !)

Le terme de *av - père*, désigne, dans les premières occurrences de ce terme dans la Torah, celui qui est inventeur d'un nouveau chemin. Si éduquer, c'est apprendre à l'enfant à aller sur un nouveau chemin, c'est lui apprendre à devenir créateur de valeurs.

Le Gaon de Vilna enseigne que l'éducation spirituelle se fait par étapes : sauter une étape pourrait se payer de régressions de l'enfant.

Dans la Torah, la responsabilité de l'éducation incombe au père, même si, de fait, c'est souvent la mère qui assume le travail au quotidien. En outre, l'éducation doit reposer sur une valeur essentielle, celle de la confiance, qui peut provenir de l'exemple que donne les parents, mais, pour les Maîtres la *émounah*, la confiance se construit d'abord dans la relation à la mère ; puis cette confiance pourra être transposée sur le père sur les autres, sur un maître ...

Moshé demandait aux Bnei Israël de se situer dans la crainte d'Hachem : « rien que » la crainte d'Hachem. C'est un travail qui implique qu'on n'ait aucune autre « crainte » que celle d'Hachem, de même qu'accepter la Royauté d'Hachem, c'est n'accepter aucune autre royauté. Moshé leur demandait « rien que » l'étude de la Torah qui est reconnaissance de l'Autre et de l'autre qui est à l'image d'Hachem.

Les générations actuelles ont sans doute plus de difficultés à construire cette relation de « crainte de d'Hachem », de *yirat chamayim* : elles sont confrontées à la vision que tout est déterminé dans le monde. Le Talmud (Pirké Avoth) enseigne : « *hakol tsafouy vehareshout netounah : tout est déterminé mais la liberté (d'initiative, d'action) est donnée* ». Tout est déterminé, sauf le regard qu'on porte sur ce déterminisme ; regard qui trouve sa source dans la « crainte d'Hachem, la *yirat chamayim* ».

### Construire du futur

La Guemara enseigne que si l'on éduque pas l'enfant à partir d'un questionnement (celui qui vient du verset « *Torah tsiva lanou Moshé* »), c'est comme si on enterrait l'enfant. C'est analogue à la mise en terre d'une graine : après la « mort » de la graine dans le sol, le futur va germer. Le futur se dessine, s'invente en même temps qu'on « enterre » l'enfant.

L'éducation doit aider l'enfant à acquérir des ressources internes lui permettant d'être créatif, capable d'interpréter, c'est-à-dire, de rebondir.

La crainte du Ciel (*Yirat Shamayim*) est une façon de regarder les choses (les déterminismes) telle qu'on puisse repartir, imaginer un futur. Le Gaon de Vilna enseignait que face à une épreuve, il fallait faire le travail d'interprétation et d'imagination qu'il y a dans l'étude même de la Torah.

Ce travail, orienté vers le futur, est en même temps un travail de mémoire, c'est-à-dire de représentation du passé, qu'on se fait dans le présent, dans l'événement, pour construire du futur. Ce n'est pas un travail « d'archivage ». C'est le travail même qu'on fait lors du Seder autour du récit de la sortie d'Égypte.

C'est précisément à ce moment de destruction que tout peut repartir. De l'autre côté, il y a la construction elle-même (*binyan* : c'est l'image de briques alignées les unes sur les autres). C'est le complément rationnel, avec des règles, des hiérarchies. « Semer et construire », c'est aussi « rêver et penser ».

Henri Atlan explique qu'on est actuellement obligé de repenser la notion de liberté ; il lui semble que quelque chose échappe en permanence au déterminisme de la « chaîne infinie des causes ». Ainsi, face aux déterminismes scientifiques et techniques, matériels ou sociaux, s'engouffrait un espace –infini- de creusement du sens et d'initiative humaine dans le monde.

Adam a été formé de poussière venant de tous les coins de la terre afin qu'il puisse être mis en terre dans tout endroit de la terre et afin que le processus de fabrication du futur puisse continuer de se faire n'importe où – si l'environnement est adéquat.

Dans la Torah, l'éducation suit deux grandes directions, « semer et construire », comme l'a dit Rav Shlomo Wolbe, un de nos grands maîtres actuels. « Semer », c'est dire des paroles « dans » l'enfant qui vont lui permettre de développer son indépendance, son imaginaire, sa capacité à prendre des initiatives, sa volonté de grandir, d'apprendre. Lorsqu'on plante une graine en terre, on rêve à ce qui va en sortir. Mais on peut aussi désespérer quand on ouvre à un certain moment la terre et que la graine paraît pourrie...

